

«Nous vidions les chambres à gaz»

Shlomo Venezia est l'un des derniers survivants juifs des sections spéciales chargées de sortir les cadavres des chambres à gaz et de les brûler. Avec son livre «Sonderkommando: dans l'enfer des chambres à gaz», il témoigne.

Né le 29 décembre 1923 en Grèce, dans la communauté juive italienne de Salonique, Shlomo Venezia a été déporté à l'âge de 20 ans au camp d'Auschwitz-Birkenau, en avril 1944. Là, il est sélectionné pour les *Sonderkommandos*, c'est-à-dire les sections spéciales, entièrement constituées de Juifs, contraintes par les nazis de vider les chambres à gaz. Préfacé par Simone Veil, qui fut déportée à Auschwitz à la même époque, *Sonderkommando: dans l'enfer des chambres à gaz* témoigne de l'horreur absolue. Le 26 avril dernier, le Mérite de la République a été décerné à Shlomo Venezia par le président Napolitano et le premier ministre Romano Prodi. Nous avons rencontré Shlomo Venezia chez lui à Rome, où il vit avec son épouse. A 83 ans, trois fois papa et cinq fois grand-papa, il n'a rien oublié.

Le 11 avril 1944, parti d'Athènes, votre train arrive onze jours plus tard au camp d'Auschwitz-Birkenau.

Selon les chiffres officiels, ce convoi comptait 1500 déportés. A mon avis, nous étions au minimum 1800: le train comptait plus de 30 wagons, dont chacun contenait au moins 60 personnes. Dès notre arrivée en fin d'après-midi, 320 hommes et 113 femmes ont été sélectionnés pour le travail. Tous les autres ont immédiatement été conduits vers l'un des quatre crématoires de Birkenau et exterminés.

Y compris les enfants?

Oui. A moins d'avoir une quinzaine d'années et de passer pour un «grand», aucun ne pouvait échapper à la chambre à gaz. Les 320 hommes ont été conduits à la *Zentralsauna*, une construction en briques où nous avons été rasés, douchés, tatoués d'un numéro au bras. Lorsque j'ai demandé où étaient ma mère et mes trois sœurs, un déporté polonais qui tra-



Le camp d'Auschwitz-Birkenau est aujourd'hui devenu un musée. Les nombreux effets personnels exposés (porte-monnaie, chaussures) témoignent de l'horreur du génocide.

vaillait là m'a montré une cheminée fumante et m'a dit: «Là-bas, avec tous ceux qui étaient avec vous dans le convoi.»

Comment avez-vous été sélectionné pour le «Sonderkommando»?

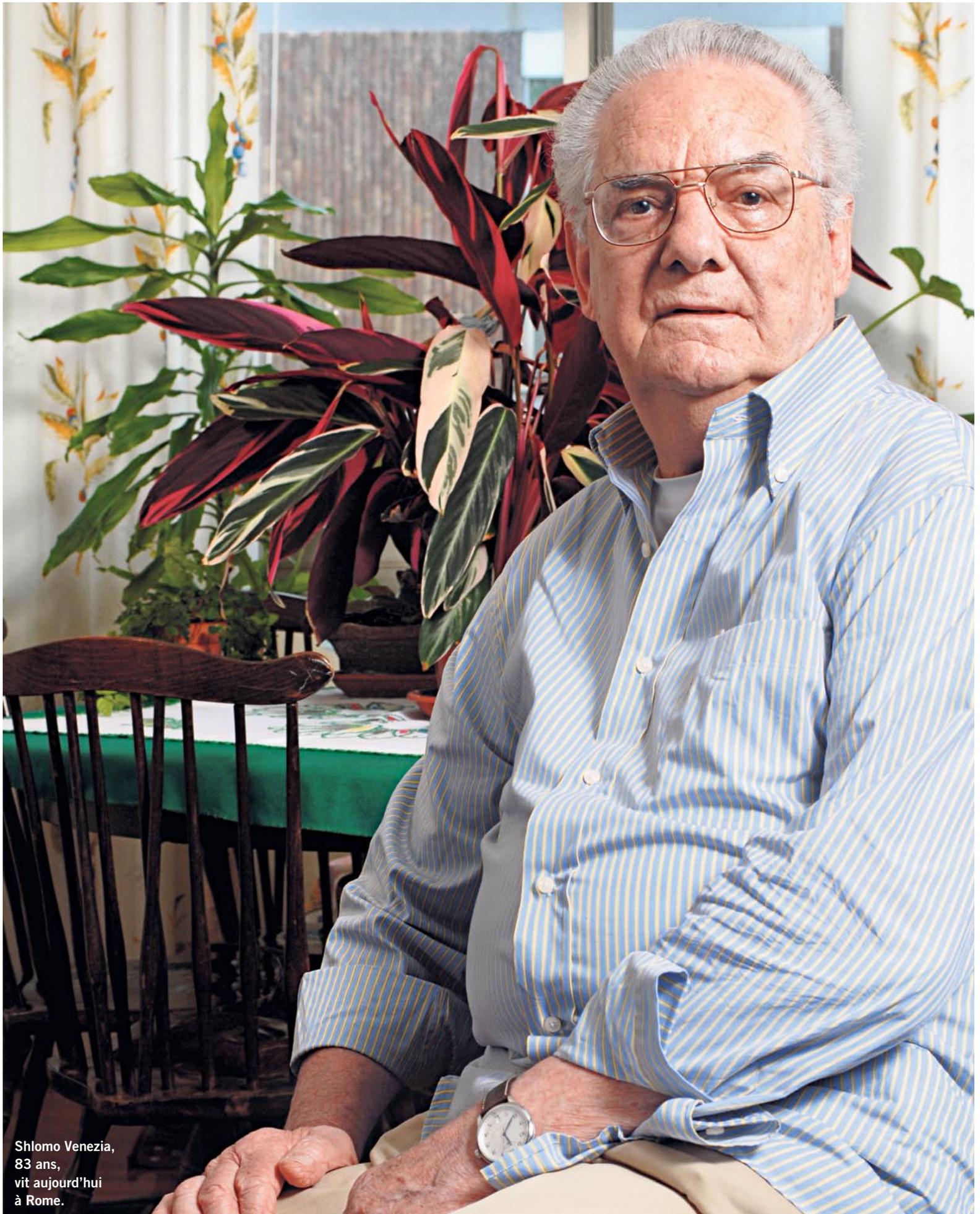
Après trois semaines de quarantaine, on nous a demandé quels métiers nous exerçons. Dans l'espoir de travailler à l'intérieur, j'ai répondu «coiffeur», même si je n'avais eu aucune formation pendant ces années de guerre. Quatre-vingts d'entre nous ont été affectés au *Sonderkommando*. Je n'avais aucune idée de la tâche qui nous attendait.

Que s'est-il passé ensuite?

Birkenau comptait quatre crématoires numérotés de II à V, car le n°I désignait celui d'Auschwitz. On nous a d'abord occupés toute une journée à des travaux de nettoyage à l'extérieur du crématoire II. Le lendemain, au sous-sol, on nous a demandé de faire des paquets de tous les vêtements qui jonchaient le sol d'une salle de déshabillage. On emballait les petites pièces dans de plus grandes, que des camions ont emportées. En milieu d'après-midi, on nous a conduits à travers un bois de bouleaux vers une ferme appelée le bunker 2, devant laquelle 300 à 400 personnes attendaient: hommes, femmes et enfants.

Et?

Tous ces gens ont dû se déshabiller, puis entrer dans le bâtiment. Ils ont très vite compris qu'ils n'étaient pas là pour une simple douche, et on les entendait s'agiter, crier. Un SS est arrivé et a déversé une boîte de Zyklon B par une ouverture sur le toit du bunker. Le Zyklon B se compose de cristaux qui dégagent du cyanure d'hydrogène au contact de l'air. En fait, ce bunker servait de chambre à gaz supplémentaire quand les crématoires étaient pleins.



Shlomo Venezia,
83 ans,
vit aujourd'hui
à Rome.

Vous-même, qu'avez-vous dû faire?

On nous a emmenés vers la porte arrière du bunker. Au bout de dix à douze minutes, tous les gens à l'intérieur étaient morts. Ordre nous a été donné de porter les corps jusqu'à une fosse à ciel ouvert, à quinze mètres, où un feu était entretenu. Des anciens du *Sonderkommando* disposaient là les cadavres correctement, de façon à entretenir le bûcher.

Sur ce point, vous donnez des détails horribles.

Je raconte tout ce que j'ai vu de mes yeux. En brûlant, les corps dégageaient de la graisse qui s'écoulait le long de la déclivité. Au fond, un trou creusé servait de cuve: les hommes chargés de ce travail y puisaient la graisse pour faire repartir le feu. J'ai transporté des corps

«Quand on ouvrait la porte et que l'on enclenchait la ventilation, c'était un spectacle de corps agrippés, entrelacés, enchevêtrés.»

pendant vingt-quatre heures. Dès le matin suivant, j'ai été affecté au crématoire III, le plus grand avec le II.

Vous vous trouviez au seuil de la chambre à gaz quand les gens y entraient ?

Oui, plusieurs fois. Il fallait aider ceux qui, âgés ou malades, ne parvenaient pas à se déshabiller tout seuls. Une fois, je me suis même trouvé en présence d'un cousin de mon père, Léon Venezia. Il arrivait du camp, où les conditions étaient telles que je ne l'ai d'abord pas reconnu, il m'appelait d'une voix méconnaissable: «Shlomo, Shlomo». J'ai essayé d'intervenir en sa faveur, mais l'Allemand m'a dit: *Ach, das ist alles Scheiss egal!* J'ai juste pu lui donner un peu à manger.

Vos conditions de vie étaient meilleures que dans les camps?

Oui. Les *Sonderkommandos* étaient mieux logés, nous ne souffrions ni de la faim ni du froid. Au crématoire III, nous étions 70, qui dormions à l'étage mansardé, dans des lits superposés. C'est-à-dire que nous étions au-dessus de la salle des fours qui était au rez. La

chambre à gaz, elle, était au sous-sol. Deux SS se relayaient toutes les 12 heures pour contrôler le travail dont la responsabilité était confiée à l'un d'entre nous. Dans les *Sonderkommandos*, c'étaient en effet toujours des Juifs qui étaient désignés comme kapos. Les *Sonderkommandos* étaient «renouvelés» tous les trois mois. Nulle trace ne devait subsister. Mais avec la déportation en masse des Juifs hongrois, la charge de travail a tellement augmenté que j'ai échappé au «renouvellement».

Un seul SS pour vous surveiller: ne pouviez-vous pas vous révolter?

Bien sûr, nous aurions pu le tuer. Mais en représailles l'entier du *Sonderkommando* aurait été immédiatement supprimé par la troupe – comme c'est arrivé au *Sonderkommando* du crématoire IV lors de notre tentative de révolte du 7 octobre 1944 – qui a quand même abouti à la mise hors d'usage de ce crématoire-là. Non, c'était faire le travail ou recevoir une balle dans la nuque. Trois religieux hongrois portant papillotes ont refusé de servir dans le *Sonderkommando*: ils ont été abattus sur-le-champ.

Au moment de l'ouverture de la porte de la chambre à gaz, l'épouvantable souffrance des gens sautait aux yeux?

Oui, c'était une vision d'horreur. Chaque fois, 1800 personnes avaient dû s'entasser dans une salle prévue pour 1450. Je suis persuadé que plusieurs mouraient déjà écrasés: les hommes les plus valides devaient entrer en dernier, pour pousser encore plus. Quand le Zyklon B était déversé, les gens mettaient cinq, dix, douze minutes à mourir. Comme les cristaux jetés au sol dégageaient de l'acide par le bas, les plus forts grimpaient sur les autres pour tenter d'avoir un peu d'air. Quand on ouvrait la porte et que l'on enclenchait la ventilation, c'était un spectacle de corps agrippés, entrelacés, enchevêtrés. Certains avaient les yeux qui leur sortaient littéralement des orbites. Le Zyklon B vide l'organisme. Les corps viraient de couleur, s'étaient déchargés de leurs intestins. Sang, excréments, urine, vomi... Démêler et tirer les cadavres hors de la chambre à gaz était une tâche atroce.

Vous l'avez fait?

De temps à autre. Ce travail était si dur que je proposais parfois à l'un ou l'autre de le relayer. Vous savez, on ne pense plus dans ces mo-



ments. Nous étions tous devenus des automates. Après quinze jours, nous étions même habitués à l'odeur.

Pour dégager les corps, on utilisait des cannes, rapportez-vous.

Oui, parce qu'au contact des cadavres, les mains devenaient très vite poisseuses, glissantes. On passait donc le manche recourbé d'une canne autour du cou du cadavre pour le dégager et le tirer. Parfois, on utilisait des ceintures, comme on le voit dans les dessins du peintre David Olère, l'un de mes compagnons là-bas. Mon travail habituel était beaucoup moins dur: comme «coiffeur», j'étais de ceux qui, dans un atrium avoisinant, coupaient les cheveux des

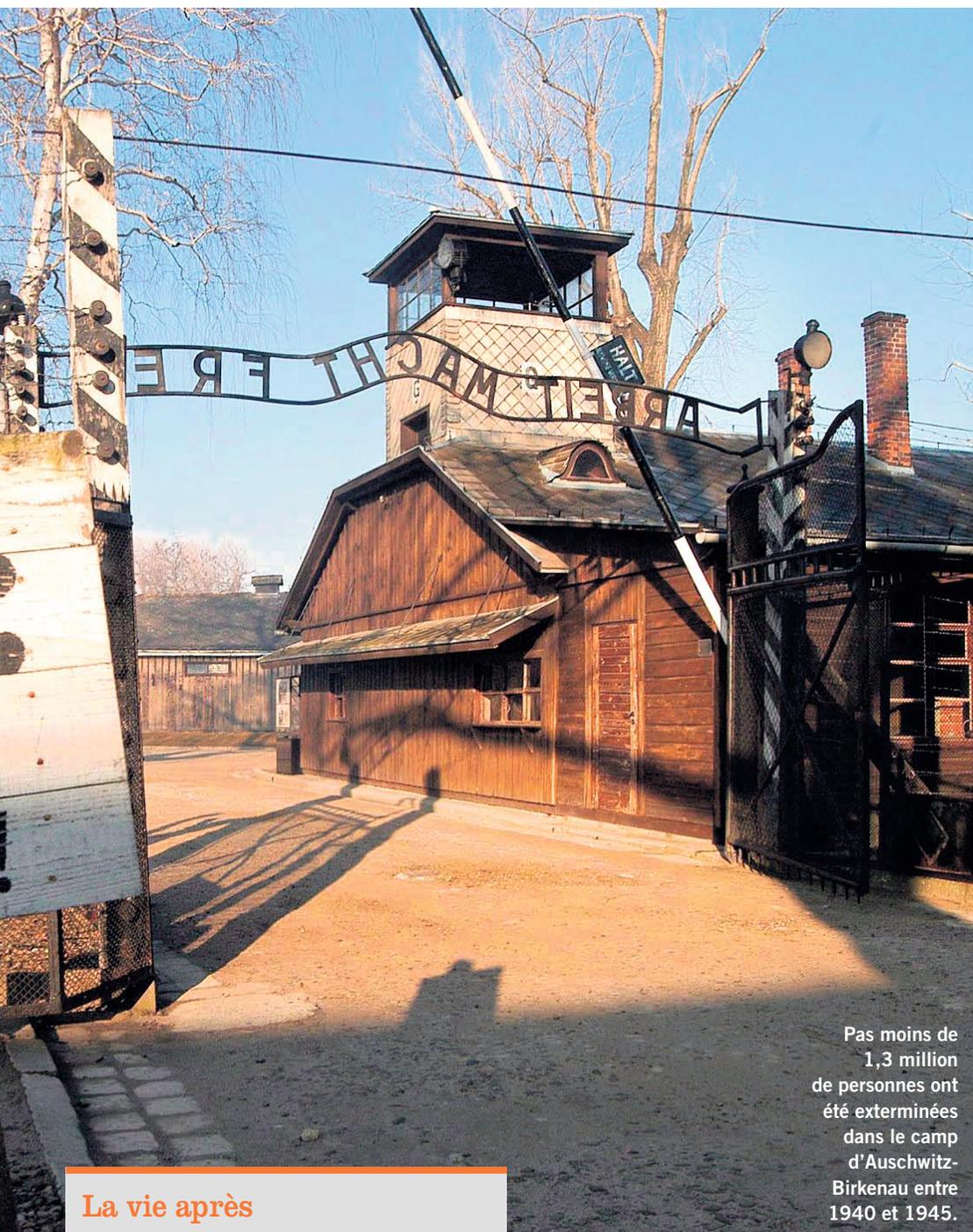


PHOTO KEYSTONE

Pas moins de 1,3 million de personnes ont été exterminées dans le camp d'Auschwitz-Birkenau entre 1940 et 1945.

La vie après

Aucun membre des Sonderkommandos ne devait survivre. Lorsque les Allemands évacuent Auschwitz-Birkenau le 17 janvier 1945, Shlomo Venezia est au nombre de ceux qui, à la faveur de la confusion générale, ont pu rejoindre les colonnes de déportés transférés vers d'autres camps. Il passe quatre mois dans les camps de Mauthausen, Melk et Ebensee, d'où il est libéré le 6 mai 1945, avec l'arrivée des Américains. Atteint de tuberculose, il séjourne les sept années suivantes dans des hôpitaux italiens. En 1956, il rencontre Marika, qui devient son épouse. Il travaillera dans l'hôtellerie à Rimini, à Naples et à Rome. Marika et lui ont trois grands fils et cinq petits-enfants. En 2007, il publie «Sonderkommando: dans l'enfer des chambres à gaz» (Albin Michel) qui sera traduit dans plusieurs langues.

femmes après leur gazage. Toutes les trois semaines, des camions emportaient les sacs remplis. A nos côtés, deux d'entre nous travaillaient comme «dentistes», extrayant les dents en or de la bouche des cadavres.

Que se passait-il ensuite?

Les cadavres étaient montés au rez à l'aide d'un monte-charge qui pouvait en contenir sept à dix. Au rez, une rigole d'eau permettait de faire glisser plus facilement les corps vers l'un des cinq fours, équipés chacun de trois mouffes. On y déversait les corps deux par deux, tête-bêche sur un brancard métallique. Il y avait trois hommes devant chaque moufle. Un de chaque côté du brancard. Le troisième

tenait les manches, avançait rapidement le brancard en le soulevant pour faire glisser les corps. Il fallait être très rapide, car les manches de métal devenaient vite brûlants, et il fallait éviter que les corps aient le temps de «coller» à la plaque métallique.

Ce «travail» ne s'arrêtait jamais?

Jamais. Les équipes se relayaient toutes les douze heures. Les convois de 1700, 1800 personnes arrivaient tous les trois jours. Il fallait 72 heures, soit trois jours, pour gazer puis brûler tous ces corps. Avant même que tous aient été brûlés, on nettoyait et repeignait à la chaux le sol et les murs de la chambre à gaz, pour le convoi qui arrivait. A partir de mai, ce sont 420 000 Juifs hongrois qui ont ainsi été exterminés.

Vous racontez que certains déportés invalides, malades ou vieux ne passaient pas par la chambre à gaz.

C'est vrai, les gens trop affaiblis étaient amenés en camion aux crématoires IV et V, où l'on ne brûlait pas les cadavres dans des fours, mais dans des fosses à ciel ouvert, comme nous l'avions fait à l'arrière du bunker 2. Au III, où je me trouvais, nous avons vécu cela trois ou quatre fois. Cela peut paraître horrible, mais ces gens, abattus un par un d'une balle dans la nuque, avaient une mort moins affreuse que les autres. A l'instant où le coup partait, nous devions tirer la personne par l'oreille afin d'incliner sa tête vers le bas, pour que l'Allemand ne soit pas éclaboussé par son sang. Chaque fois que cela m'est arrivé, j'ai retenu et déposé le cadavre sur le sol aussi doucement que possible...

Vous avez gardé le silence jusqu'en 1992. Pourquoi?

Souvent, lorsque j'en parlais, on ne me croyait tout simplement pas. Mais quand j'ai revu des inscriptions antisémites, ici, sur les murs de Rome, *Juden, raus!*, je me suis dit que je devais témoigner. J'en ai d'abord parlé à ma femme et à mes trois fils, qui savaient que j'avais été déporté, mais pas le reste. Depuis 1992, je parle dans les écoles. Et avec mon épouse, je me suis rendu 47 fois à Auschwitz-Birkenau avec des groupes. Rien qu'en 2006, cinq fois. Plus j'avance en âge, plus je sens l'urgence de témoigner.

Propos recueillis par Jean-François Duval
Portrait Marco Delogu